

"La révélation"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil**

Band (Jahr): **10 (1942)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-560352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

„La révélation“

„Le Naufragé“ roman de Willy & Ménalkas fait suite à „Ersatz d'amour“. Il est le dénouement poignant d'un puissant amour que la mort même n'efface pas. On ne saurait assez conseiller la lecture de ce livre propre à rehausser la valeur morale de nos sentiments.

(La guerre est finie, après une longue attente pleine de misère et d'angoisse Carl retrouve enfin la possibilité de revenir à Paris s'informer de son ami, but unique de sa vie.)

... Le cadran de l'horloge, imploré toutes les dix minutes, lui ayant enfin déclaré trois heures, il alla prendre son chapeau; vérifia qu'il n'avait pas un grain de poudre sur le visage, que ses ongles ne brillaient pas d'un éclat blâmable, et, à pas comptés, afin de ne pas arriver trop vite, il se dirigea vers le métro du pont Mirabeau.

L'escalier de bois simplifié comme une échelle de meunier, tremble sous ses pas. Sur une des trois portes du palier, le nom de Simon Pierre se lit, tracé en caractères stylisés, bleu d'outremer et orange. Il reste immobile trois secondes; puis frappe résolument. „Entrez!“ Il ouvre. Devant lui est un vaste atelier, nu dans sa pâleur de chaux, et où plane la lourde odeur de la peinture à l'huile. Quelques études, très fines de ton, et étranges de lignes, sont rangées sur des tablettes. L'Héraklès à l'arc, de Bourdelle, s'érige sur un socle, en moulage patiné. Devant une table, au fond, est penché un homme qui semble dessiner; il est en chandail de laine gris, le feutre sur la tête. Quand la porte s'ouvre, il se lève, face au visiteur. C'est le Simon Pierre d'autrefois; seulement sa barbe de masque japonais est devenue poivre et sel. „Monsieur von Rudorff, n'est-ce pas?“ Parfaitement... J'ai pensé, monsieur, que je pouvais me présenter chez vous sans vous déranger, vous ayant annoncé ma visite... — Vous avez bien fait. Vous n'attendiez pas de réponse, d'après votre lettre, n'est-ce pas? — Non, non... — Mais je vous en prie, asseyez-vous... Simon désigne le divan à Carl et s'avise tout à coup d'ôter son chapeau en s'asseyant en face de lui. Un petit silence se creuse. Vous arrivez d'Allemagne? — Non; de Tchéco-slovaquie. J'étais à Prague cette année. — Ah! Mais... étant Allemand, si je ne me trompe, cela a dû vous être bien difficile de parvenir à Paris? — Carl regardant son interlocuteur en face lui dit: Je suis venu avec un faux passeport tchèque. Si cela vous amuse de me faire coffrer en un tour de main, c'est bien facile. — Ah! ça, pour qui me prenez-vous donc? — Le ton du peintre, déjà peu empressé, s'était encore raidi pour prononcer cette phrase. La conversation dérapait dangereusement. — Je plaisantais, voyons! se hâte de couper, en souriant, le jeune homme qui se désespérait de ne pas trouver un joint où emboîter ce qu'il avait à dire. — Et pourtant... et pourtant, je n'ai guère le coeur à plaisanter! — Je comprends cela. — Ainsi que je vous l'ai écrit, n'est-ce pas, j'ai appris dernièrement la mort de... de notre pauvre ami Marc Renneval... je ne connais absolument personne de son entourage... et je... j'aimerais avoir quelques détails à ce sujet... A quelle date exactement a-t-il été tué? — Le 14 septembre 1914. — Quatorze septembre!... Oui c'était bien cela...

A-t-il été porté dans une ambulance, et s'est-il vu mourir? — Non. Marc a été tué net par une rafale d'artillerie, une nuit, près de Charny, au nord de Verdun. — Où a-t-il été enterré? — Je vous indiquerai l'endroit sur une carte du pays; car j'ai eu beaucoup de peine à trouver moi-même. C'est une croix de bois blanc, toute pareille aux autres; et ce qu'il y en a là-bas. — Simon se lève lentement tout en regardant le jeune homme dont la tête basse dérober toute la pensée, il poursuit: C'est un de mes camarades qui est venu m'apprendre sa mort, en m'apportant de sa part... certains papiers qui, par endroits, se rapportaient à vous. Voulez-vous en prendre connaissance? — Oui, oh, oui! — Le peintre se dirige vers une armoire norvégienne, aux panneaux peints, qui exhibe lorsqu'on l'ouvre, un fouillis de choses hétéroclites. Sur un rayon, il prend une boîte qu'il apporte. Il y a là quelques feuillets, paraissant avoir été détachés d'un cahier. Simon les tend à Carl qui se jette dessus comme un affamé. — Vous voyez, c'est une sorte de journal de guerre qu'il a commencé à tenir dès son arrivée au dépôt à Saint-Brieuc. Lisez; prenez votre temps.

Le peintre pour ne pas gêner son visiteur, va prendre une boîte à couleurs qu'il se met à nettoyer, puis se livre à de vagues rangement. Mais de temps en temps, son regard frôle au passage le visage de Carl qui dévore, ardent et concentré, les petits signes noirs par lesquels son ami mort lui parle... Il lui raconte son désarroi, lors de son départ de Paris, le 10 Août 1914, alors qu'il ignorait absolument ce qu'était devenu l'ami resté à Metz; le vide fiévreux de son existence au dépôt; l'arrivée dans un coin de Meuse quelconque „où montent des flocons de ouate légère, venant après une sèche détonation, qui sont des shrapnels“; les marches, contre-marches sur des routes incandescentes et pleines de poussière, sans qu'on ait jamais une heure pour dormir, ni pour s'asseoir — ni surtout pour se laver — puis un jour, le choc heureux d'une lettre arrivée de Suisse, dans laquelle Carl lui annonçait qu'il avait réussi à franchir la frontière une nuit, à pied; et s'était réfugié dans un hôtel de Lucerne où il l'attendait, l'adjurant de désertir aussi pour venir le rejoindre. Alors, tout de suite, Marc saisissait son stylo pour lui envoyer sa réponse, à l'intérieur de la double enveloppe qui peut échapper à la censure; il souffrait profondément de sentir son ami si totalement loin de lui en ce moment et essayait de lui faire comprendre comment les circonstances lui commandaient impérieusement, cette fois, de rester aux côtés de tous ceux qui faisaient le coup de feu aux fenêtres d'une maison brusquement assaillie... Pourquoi même ne se rappelle-t-il pas sa promesse, faite un soir d'enthousiasme, à Coblenz, de venir le rejoindre si la France est attaquée? Les temps sont accomplis. Qu'il ne reste donc pas à l'étranger, le neutre, faisant de bons diners, dans son hôtel à tziganes... Et après trois interminables semaines de cette lamentable, féroce, misérable, tragique vie qu'il menait, lui et les paisibles petits bourgeois, ou paysans, ses compagnons, voici que lui arrive enfin la réponse de Carl:

„Mon pauvre ami, ton idée de me faire un passeport lorrain et

de m'enrôler en France, par le moyen que tu indiques, ne tient pas debout! Moi, le lieutenant von Rudorff, me vois-tu portant le sac, sur une route d'Algérie, avec les voyous de la légion?... Quand je t'ai parlé de te rejoindre, je n'envisageais pas nettement la chose... C'est toi qui vas venir me rejoindre! Ecoute, voici ce qu'ont fait des déserteurs, avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler, ici. Tu te fais une petite blessure avec ta baïonnette; on t'évacue. Tu grimpes dans un train en direction de la Savoie. Tu descends le plus près possible de la frontière, et tu te sauves par la campagne... Tu achètes une blouse et un pantalon à un paysan, et, comme moi, tu te glisses à travers les postes de sentinelles... Et tu prends le train pour Lucerne; et tu tombes dans mes bras... Oh! mon ami si véritablement cher, comme je te soignerai pour te faire oublier tes souffrances, tes privations... Tu verras la douce vie que nous mènerons... L'hôtel est fort agréable. Nous dînons le soir par petites tables, sur la terrasse où les fleurs embaument: comme à l'Alster-Lust de Hambourg, tu te souviens?... Il y a ici deux garçons charmants; les fils du prince de B. qui ont tiré leur révérence à la patrie guerrière, comme moi; un autre déserteur autrichien, très chic, qui arbore des pyjamas japonais admirables...“

L'écriture cahoteuse, dégringolant aux fins de phrase, exhalait alors, l'opressant désarroi de Marc devant l'inconscience de cette lettre. Cette lettre dans laquelle Carl avait jeté un peu méchamment une phrase destinée à stimuler sa jalousie, toujours inquiète, et le faire plus sûrement désertier pour venir rejoindre son trop séduisant ami: „C'est comme si je descendais lentement dans un gouffre de glace... Sans doute, aussi une certaine faiblesse physique, car voici deux jours que je n'ai pas mangé... Carl!... L'étranger qui s'éloigne de plus en plus... C'est fini; je ne le reverrai plus jamais... Et son hôtel à rasta; et ces hommes „charmants“ qui l'entourent, le frôlent... Il doit danser le tango avec eux... Tout le poids de ma vie sentimentale, éternellement ratée, pèse sur mes épaules. L'étrange fatalité qui s'est collée à mes talons, a toujours brutalement fauché les amours qui naissaient autour de moi... Et puis, là-bas, il y a Carl... Carl, que j'avais pris en passant, comme on fume une pipe d'opium, un soir de détresse, à Hambourg... (Ah! cette soirée de Tristan et Yseult, au Stadt-Theater!..) Je trouvais cela extraordinaire, nouveau pour moi... Un petit officier Boche! Je l'appelais en riant, mon „ersatz“... Pauvre imbécile, tout de même, que j'étais, d'avoir goûté à cet ersatz-là! Et puis, après, on en crève... On en crève, ma parole...“

L'écriture de Marc s'arrête là. Au cahier, Simon a ajouté deux feuilles de son écriture à lui, large, nette, paisible.

.....

1er octobre 1914. Le soldat Thomasset, qui m'a remis ces notes de Marc Renneval, me raconte, à peu près en ces termes la fin de mon ami: Depuis deux ou trois jours, je le trouvais tout changé, ce pauvre Renneval. Il ne parlait plus à personne; il oubliait de manger. Une nuit, voilà que le lieutenant demande des volontaires pour aller cisailer les fils de fer d'en face. Renneval se lève tout de suite. Le

voilà parti, avec deux autres, qu'on avait eu bien de la peine à trouver. Tout d'un coup les Boches envoient des fusées éclairantes; ils avaient été repérés. Josquin et Pierrard, les deux autres volontaires, se sont immédiatement aplatis dans des trous. Mais Renneval, lui, restait là, debout tout tranquille, au milieu de la rafale d'artillerie! On le voyait comme je vous vois, tant il faisait clair, avec ces fusées... On se disait: „Il est dingo! il veut se faire tuer exprès...“ Il avait retiré sa veste, et il continuait à cisailler, comme s'il était sourd et aveugle... On dirait que les Fritz se sont acharnés: tout le secteur tirait dessus... Et puis tout d'un coup, v'lan! il saute à dix mètres en l'air... Il a été écharpillé en tout petits morceaux... Ses débris sont restés au moins huit jours accrochés au poteau; l'odeur était terrible. Pour moi, voyez-vous, c'est une femme qui est cause de sa mort, une femme qui lui écrivait de Suisse; j'ai vu le timbre. Il était si chaviré quand il lisait ses lettres...

Simon s'était rapproché tout doucement. En silence, il s'assied sur un escabeau, en face de Carl. Celui-ci, le dos appuyé au mur, a fermé les yeux, pâle et serrant les dents, tout son corps arc-bouté contre le malaise qui voudrait le terrasser. Non. Il faut faire bonne contenance... Le peintre le regarde longuement, en bourrant sa pipe. Et la vue du visage de Carl, en ce moment, refoule en lui les sévères réflexions qu'il allait faire sur la lettre écrite par ce garçon inconscient: la lettre!... Cette goutte d'eau qui a fait déborder le verre... Ah! ces paroles futiles, tracées sur ce beau papier beige et or, pour piquer un peu la jalousie de Marc, parbleu! Le joli travail qu'elles ont fait là! Mais quelle mentalité de catin a donc guidé ce jour-là les doigts de Carl von Rudorff?... C'est sa peau tout entière qu'il arracherait pour n'avoir pas jeté ce rectangle de papier dans la boîte aux lettres. —

Joie-Tristesse-Espérance

C'était un soir de novembre,
Un soir où tout est gris dans l'ombre,
Un soir d'une nuit sombre,
l'âme triste d'un soir de novembre.

Puis j'ai rencontré une âme soeur,
Qui fut pour moi comme des fleurs,
Des fleurs exquises et de toutes couleurs,
Des fleurs qui me firent beaucoup de bonheur.

Des yeux bleus, des cheveux d'or,
Des caresses plus douces encore...
Ce fut comme un rêve d'or,
Et ce ne fut qu'une aurore.

Amour qui passe sans lendemain,
Amour qui fait souffrir, qui étreint,
Pourquoi un tel chagrin?
Pourquoi un tel destin!

Non tout n'est pas fini,
Il reste un espoir...
L'espoir d'un doux revoir,
L'espoir d'un amour infini.

Un soldat.